

LA STABILITÉ DES EXPLICATIONS PSYCHOLOGIQUES ORDINAIRES¹

Le remplacement des termes psychologiques, c'est-à-dire des termes intentionnels figurant dans les explications psychologiques ordinaires, par des termes non psychologiques dans l'explication des actions représente une part importante de certains programmes philosophiques. L'abandon de concepts comme la croyance et le désir signifie l'abandon des explications ordinaires de l'action dont ils sont solidaires. Ce scénario, qui substitue l'explication scientifique à l'explication ordinaire, est assez banal dans l'histoire du développement des savoirs. Les concepts ordinaires sont remplacés par des concepts dont l'usage est déférent, dont la maîtrise est liée à un savoir spécialisé. Si les sciences devaient produire des explications susceptibles de remplacer celles adoptées ordinairement pour les actions humaines, nous serions dans un tel cas de figure. Mon propos est de montrer que rien n'annonce un tel remplacement. L'alternative entre la vision théorique (entendue comme une théorie protoscientifique) et la vision normative (en supposant que ses termes n'ont aucune portée explicative) de la psychologie du sens commun n'épuise pas la question². Entre les deux, il existe la possibilité

-
1. Je remercie Jean-Noël Kaufmann et Sandra Lapointe pour la lecture des versions antérieures de ce texte, et Julie Brumberg-Chaumont qui en a patiemment corrigé le français. Cette version est très proche de celle présentée au congrès de la SOPHA le 6 septembre 2000; y ont été ajoutées quelques petites corrections et les notes 10, 12 et 19. Je remercie Christophe Alsaleh, Jérôme Dokic, Olivier Houdé, Claude Panaccio et Claudine Tiercelin pour les observations faites lors de la présentation du texte.
 2. L'idée que cette alternative est exhaustive est très répandue; voir, par exemple, Quine 1960, 221: «One may accept the Brentano thesis either as showing the indispensability of intentional idioms and the importance of an autonomous science of intention, or as showing the baselessness of intentional idioms and the emptiness of a science of intention». On remarquera notamment, à l'intérieur de chaque branche de l'alternative, la conjonction associant l'importance d'un vocabulaire à son occurrence dans une science.

d'une réaction appropriée face aux autres. Celle-ci apparaît dans la maîtrise du vocabulaire psychologique, mais plus largement dans la coordination des actions, qui, certes, relève du normatif et est à l'origine des théories naïves, mais est aussi un type d'explication qui a la stabilité des pratiques dans lesquelles ce vocabulaire figure.

Les termes de croyance et de désir sont contenus dans les explications ordinaires de l'action³. C'est parce que les croyances et les désirs figurent dans l'explication des comportements qu'il est possible d'envisager leur remplacement par d'autres termes appartenant à d'autres schémas explicatifs. Imaginons que la science offre une explication alternative pour ces mêmes comportements, explication dans laquelle ne figurent ni « croyance », ni « désir », ni aucun autre terme du même type. Si tel était le cas, ces concepts deviendraient caduques. La bonne description de cette situation est qu'une partie de nos pratiques explicatives, et avec elle une partie de notre vocabulaire, auraient été éliminées.

Cette hypothèse n'a rien d'extraordinaire, si l'on estime que la psychologie du sens commun est une sorte de théorie susceptible d'être révisée, comme n'importe quelle autre théorie. L'abandon des théories psychologiques ordinaires ne serait qu'un cas particulier de transfert de capacité explicative du sens commun aux sciences. Dans ces situations, on se réfère à la communauté scientifique pour savoir quelle est l'explication des phénomènes en question. Comme le remarque Fodor⁴, l'usage déférent est une affaire de connaissance, plutôt que de sémantique, mais, contrairement à ce qu'il prétend, il s'agit bien d'une division du travail cognitif, et non pas de l'exploration de la connaissance des experts. Cette division du travail fait apparaître, dans l'apprentissage et plus généralement dans l'usage d'une langue, la connaissance du monde d'une communauté donnée, ou plutôt, comme le remarque Sharpe, la division du travail linguistique reprend une leçon quinéenne, selon laquelle

il y a une transformation imperceptible de la substance de ce que veut dire un mot dans les faits généraux concernant les choses auxquelles il s'applique⁵.

3. Sur le rôle des raisons dans l'explication des actions, d'un point de vue davidsonien, cf. Lanz 1993.

4. Fodor 1994, 34-37.

5. Sharpe 1999, 136: « The matter of what a word means shades imperceptibly into general facts about things to which it applies ».

L'idée que la psychologie ordinaire est une théorie rend plausible un tel scénario, où une mauvaise théorie est remplacée par une autre. Ce remplacement est toutefois assez difficile à concevoir, s'il concerne la majeure partie des termes psychologiques. L'enjeu serait l'abandon des pratiques qui non seulement sont essentielles à nos modes de vie, mais qui, surtout, ne semblent pas s'évanouir sous la pression de développements théoriques censés les remplacer.

Si je ne comprends pas ce que font les gens autour de moi, je ne peux pas agir avec eux ; si je ne comprends pas pourquoi la personne en face de moi se meut de telle ou telle façon, je ne peux pas agir de telle sorte que son action et la mienne soient coordonnées. Cette capacité explicative ne s'exprime pas par un ensemble d'hypothèses explicitement formulées qu'il s'agirait de tester. Cela ne nous empêche pas d'attribuer une valeur explicative à la psychologie ordinaire, mais interdit de parler de théorie.

L'abandon partiel de la capacité explicative a bien lieu, par exemple, pour les grands groupes et pour les comportement anormaux, sans qu'il y ait par ailleurs une ligne de partage clairement définie. Si toutefois nous devons renoncer à nos propres explications du comportement des autres, cela de façon globale et non pour des cas restreints, nous serions face à deux possibilités : ou bien d'autres concepts deviendraient à leur tour les outils de nos interactions sociales, ou bien nous serions amenés à abandonner les pratiques qui supposent une autorité explicative largement partagée. La première hypothèse paraît peu probable car, si les sciences venaient à remplacer les explications psychologiques ordinaires, la maîtrise de nouveaux concepts requerrait un savoir spécialisé. Si la deuxième hypothèse se réalisait, l'abandon des théories psychologiques ordinaires aurait des conséquences bien plus graves que l'abandon d'autres théories. Une partie très importante de nos pratiques les plus courantes serait tellement bouleversée qu'il est difficile d'imaginer à quoi notre vie pourrait ressembler. En fait, il semble bien que la situation soit tout simplement inimaginable⁶.

Cette dépendance de la coordination mutuelle des actions par rapport à un pouvoir explicatif partagé est le point de départ de mon premier argument :

1. La coordination mutuelle des actions dépend au moins partiellement d'un pouvoir explicatif partagé ;

6. La remarque a déjà été faite, bien entendu, par Quine 1960, 221. Voir aussi Hornsby 1997, 11 ; Fodor 1987, xii.

2. La réductibilité des termes psychologiques à des termes non psychologiques rend l'explication du comportement humain dépendant d'un savoir spécialisé, et donc de l'usage de termes déférents ;
3. La coordination des actions, dépendante des concepts spécialisés, ne pourra être faite que par ceux qui possèdent ce savoir spécialisé, de façon directe ou indirecte ;
4. Ceci n'est pas plausible pour la totalité des actions mutuellement coordonnées ;
5. Donc, cette réduction globale n'est pas plausible, elle ne peut être que partielle.

Tout le poids de l'argument repose sur (1). Mais doit-on l'accepter ? Un autre argument aboutit à la même conclusion, à partir de prémisses plus facilement acceptables.

Le développement des théories scientifiques sur certains aspects de l'action humaine n'englobe pas toute l'explication de tous ces phénomènes. Pour le montrer, je propose de faire un détour par notre expérience sensible des objets « que l'on trouve sur le marché ». Quand je dis qu'il y a une table devant moi, cette phrase peut être vraie ou fausse, et veut certainement décrire une partie du monde. Elle ne dépend toutefois pas d'une confirmation par un savoir spécialisé ; je ne peux pas dire « je crois qu'il y a une table devant moi mais comme je ne connais pas les mécanismes de la vision, je ne sais pas si je vois vraiment une table ». L'usage ordinaire du concept d'objet, et avec lui ce que Fodor appelle notre *commonsense physics*⁷, serait abandonné si nous ne pouvions plus parler de ce que nous voyons sans être suspendus à une confirmation ultérieure par un savoir spécialisé, fût-il largement partagé.

Dans certaines situations, nous avons bien recours à des concepts dont l'usage est déférent, par exemple pour les hallucinations ou les aphasies, mais ce ne sont pas des cas centraux de notre expérience ordinaire. Ils sont perçus justement comme déviants et ne nous poussent pas à suspendre toute explication aux théories scientifiques. Ainsi les hallucinations ne justifient-elles pas la suspension du parler ordinaire sur l'expérience. Il ne s'agit pas seulement d'insister sur la faiblesse d'un certain type d'argument philosophique⁸,

7. Fodor 1987, xii ; cf. aussi une remarque de Grice 1988, 71.

8. Pour une critique d'un argument de ce type, voir Putnam 1999, surtout p. 151-175.

mais surtout de constater l'impact des cas de ce genre. Le point méthodologique est important : on peut évaluer comment le fait de savoir qu'il existe des hallucinations affecte l'usage des termes décrivant les objets de l'expérience ordinaire. Cet impact est quasiment nul.

Il y a, évidemment, des descriptions par les sciences des mécanismes de la vision, mais elles ne viennent pas justifier les phrases concernant notre expérience sensible ordinaire. Un neurophysiologiste de la vision n'est pas dans la même situation quand il décrit la vision et quand il décrit ce qu'il voit. Dans le premier cas, il détient un savoir spécialisé, dans le second, il est dans la même situation que n'importe quel locuteur compétent d'une langue ayant des sens fonctionnant normalement⁹. Ceci n'a rien à voir avec des *qualia*, mais avec la valeur attribuée aux différentes déclarations d'un neurophysiologiste, sur ce qu'il voit et sur la manière dont il le voit. En un certain sens, il s'agit ici d'un constat : les développements de la description des mécanismes de la vision n'ont pas produit un déplacement massif de la capacité à parler des objets ordinaires. Une personne ignorant toute théorie scientifique concernant la vision ou la lumière est tout à fait fondée à parler du monde qui l'entoure ; elle sera un témoin oculaire tout aussi justifié que notre scientifique¹⁰.

9. On pourrait imaginer ici que la détermination de ce qu'est le fonctionnement normal des sens pourrait dépendre de la science, mais là aussi, l'intervention scientifique est restreinte à l'explication. La capacité de quelqu'un à réagir de façon appropriée à l'environnement – ce qui correspond à « normalement » ici – ne dépend pas de la justification par une instance autre que les interactions ordinaires.

10. Dans beaucoup de cas, l'autorité pour la description d'une expérience dépend de la maîtrise d'un savoir spécialisé, notamment quand une telle description se fait à l'aide de termes à usage déférent, ce qui va à l'encontre de ce qui vient d'être dit, comme me l'a fait remarquer Claudine Tiercelin. Je pense qu'il y a deux types de réponses à cette critique. Le premier consiste à accepter cette conséquence pour les termes à usage déférent, comme les termes d'espèces naturelles, et à remarquer que les termes psychologiques ne sont pas affectés par cette critique. Les premiers, et non pas les derniers, contiennent en quelque sorte l'instruction de la recherche d'informations complémentaires sur ce à quoi ils se réfèrent. Cette stratégie, suggérée par Jérôme Dokic, permet de sauver l'argument central du texte, qui concerne les termes psychologiques, à un prix toutefois non négligeable. Une autre stratégie serait de maintenir une capacité descriptive indépendante de la maîtrise totale et spécialisée des concepts en question pour nombre de cas. On pourrait alors faire dépendre la capacité de décrire telle ou telle situation avec une maîtrise plus ou moins parfaite, des concepts de différents contextes, qui peuvent ou non exiger une telle compétence. Cette deuxième voie, que je ne fais que suggérer ici, part du constat qu'il

On peut penser que cette façon de voir les choses induit une asymétrie inacceptable entre les situations exceptionnelles et les situations ordinaires. Comment penser en effet que l'on peut décrire une aphasie particulière, et non quelqu'un qui n'est pas aphasique? N'y a-t-il pas continuité? L'étude des dysfonctionnement cognitifs n'est-elle pas la voie royale pour comprendre le fonctionnement des processus cognitifs en général? La question ne porte pas sur la possibilité d'une connaissance scientifique de notre appareil cognitif, mais sur le rapport entre cette connaissance et les concepts ordinaires liés à notre expérience sensible¹¹. Les théories scientifiques de la vision ne se rapportent pas à des phrases comme « je vois une table » de la même façon que l'astronomie se rapporte aux explications naïves du mouvement des astres, et cette différence est observable dans la différence d'autorité accordée à un scientifique lorsqu'il s'agit de dire ce qu'est la vision et lorsqu'il s'agit de dire ce qu'il voit.

La description des processus de la vision ne change en rien notre capacité à dire quels objets nous voyons, ni les ressources conceptuelles associées à cette capacité, tels les concepts d'erreur, de vérité ou d'objet¹². Considérer que chacun est très largement capable de

n'est pas toujours le cas que le rapport d'une expérience dans laquelle figurent des termes déférents soit plus fiable si elle est faite par quelqu'un qui connaît la science à laquelle appartiennent ces termes. Très souvent, il n'est pas nécessaire de connaître la structure moléculaire de l'eau, ou de maîtriser des tests permettant son identification précise, pour dire que quelqu'un en a bu, même si cela peut être le cas. L'idée serait de reprendre ce qu'on pourrait peut-être considérer comme une réaction ordinaire d'étonnement, voire de refus, face à des arguments philosophiques ayant recours à des contextes, imaginaires ou non, très peu plausibles, comme celui des terres jumelles. Ce manque d'imagination dans la considération de contextes bizarres correspond à une idée moins naïve selon laquelle différents contextes produisent des exigences explicatives différentes.

11. Des arguments pour l'impossibilité de la réduction du vocabulaire psychologique à partir de la diversité des types d'explication ont été développés par plus d'un auteur ; voir, entre autres, Hornsby 1997, 129-153 et 185-194, et Putnam 1999, 137-150.
12. On peut considérer la différence qui existe, par exemple, entre l'explication des mécanismes cognitifs entraînant une erreur concernant une tâche spécifique, ce dont s'occupent les sciences cognitives, et la maîtrise du concept même d'erreur, qui n'en dépend nullement. Prenant comme exemple un terme psychologique, on peut aussi comparer le mensonge et l'explication par les sciences cognitives de l'acquisition d'un tel concept par l'enfant. Ce dernier exemple n'est pas sans poser des problèmes – quand est-ce qu'un enfant ment ? Est-ce qu'un singe peut mentir ? Comment le savoir ? S'il n'est pas certain que ces questions puissent trouver des réponses sans l'aide des sciences cognitives, il n'en reste

réagir correctement devant les objets environnants est constitutif de notre usage du langage et, plus généralement, de nos actions mutuellement coordonnées. Ce point n'est pas simplement la reprise du premier argument, mais il permet aussi d'indiquer comment reconnaître les déplacements de capacité explicative. Force est de constater qu'ils n'ont pas lieu ici.

Évidemment, le développement scientifique affecte nos capacités de décrire le monde que nous sommes censés partager. On ne pense plus que la simple perception puisse fournir les outils suffisants pour connaître les choses. Selon Hans Blumenberg, c'est un effet central du copernicanisme que d'enlever à la position de l'homme comme observateur, la mesure de la compréhension du monde¹³. Mais il est sans doute différent de dire que l'on peut tout expliquer avec les outils de l'intuition et de dire que chacun peut, dans des conditions normales, réagir de façon appropriée (c'est-à-dire vraie et justifiée) aux objets environnants.

On peut imaginer que ce constat d'un remplacement partiel n'est que le reflet des développements incomplets des sciences cognitives, et que le destin de ces phrases observationnelles devrait finalement être le même que celui des raisons et causes des actions. Contre cette perspective ne se dresse pas seulement l'énormité des changements qu'elle semble suggérer – l'incapacité généralisée de parler de façon justifiée du monde environnant. De fait, aucune pression n'est exercée sur ces phrases. Aucune autorité spéciale n'est accordée au spécialiste de la vision pour dire quel objet il voit, comme c'est le cas pour tout déplacement explicatif. En outre, il n'y a pas de prévisions fausses, de comportements inappropriés, de désaccords généralisés ou persistants, ni de redescriptions des phrases de ce genre comme fausses à la lumière des résultats de la science. La description des processus de la vision ne rend pas non plus certain

pas moins que les développements théoriques ne changent en rien l'usage de ce concept pour les cas pour ainsi dire centraux.

13. Blumenberg 1987, 47: « Results of science have, to an ever-increasing degree, the characteristic that they contain knowledge as a terminal state that can no longer be related to any sort of previously familiar object. It is only by way of intermediate stages that a scientific statement, if it is (for once) interpreted as an answer to a question, can be related to a very general question formulation that could also be localized outside the theoretical discipline, in an experimental space ». Pour une histoire du développement des théories scientifiques de la vision comme un affranchissement d'une approche que l'on pourrait dire dérivée d'une explication naïve, voir l'article de 1967 de Crombie dans Crombie 1990, 175-284.

que ce que nous voyons est effectivement ce que nous voyons. Il est clair que si je dis que je vois une table, je ne me prononce pas du tout à propos des mécanismes qui me permettent de la voir, et la connaissance de ces mécanismes n'a aucun effet sur ma capacité à dire ce que je dis¹⁴.

Ce parcours permet de passer du premier argument, dont le point de départ était la coordination mutuelle des actions dépendante d'un pouvoir explicatif partagé, à un autre argument, fondé sur la reconnaissance de l'usage déférent ou non des concepts. Le parallèle entre l'expérience ordinaire et l'explication des actions n'est pas fortuit. Comme l'a montré Davidson, les deux situations sont intimement liées: percevoir le comportement rationnel de quelqu'un, lui attribuer des croyances et des désirs, revient à le voir agir dans un environnement (voyant des objets que nous voyons, etc.)¹⁵. Tout comme pour les rapports de l'expérience ordinaire, la description des processus cérébraux qui ont lieu dans l'action humaine ne justifie ni n'infirme l'essentiel de ce que décrivent nos concepts psychologiques ordinaires¹⁶. Dans les deux cas, le savoir partagé qui constitue nos pratiques, ou la capacité de réagir de façon appropriée devant les objets du monde environnant et avec les autres, n'exclut nullement le déplacement localisé (et même croissant) des capacités explicatives.

Je propose un deuxième argument :

6. Il est possible d'identifier les cas où l'explication des phénomènes dépend d'un savoir spécialisé grâce d'abord à l'usage déférent des termes explicatifs, et ensuite à une plus grande autorité de ceux possédant le savoir en question ;
7. Ces traits ne se manifestent pas pour l'ensemble des explications des actions ordinaires, ou ne le font que de façon partielle ;
8. Donc le déplacement de capacité explicative des actions ordinaires est partiel ;
9. La réduction des termes psychologiques à des termes non psychologiques est un déplacement de capacité explicative ;
10. Donc, cette réduction est partielle.

14. Comparer avec la pression pratique et théorique en faveur du raffinement des explications causales dans Strawson 1986, 130.

15. Voir, entre autres, Davidson 1980 et 1990.

16. Comme le remarque Fodor, les conséquences de l'abandon de l'un sont tout aussi désastreuses que celles de l'abandon de l'autre ; cf. Fodor 1987, xxi.

Cet argument, comme le premier, ne se dresse pas contre cette réduction, mais veut plutôt montrer qu'elle n'a pas lieu de façon globale. On peut considérer qu'il s'agit ici de proposer un test : *on peut suivre le remplacement des termes psychologiques par des termes non psychologiques en observant l'usage déférent de ces derniers, qui remplacent les premiers*. Les signes d'un tel déplacement sont tout simplement absents pour la majeure partie des nos actions.

Il n'y a pas de pression exercée sur ces concepts. Pour le voir, il faut bien distinguer les explications ordinaires des actions de celles des phénomènes tels que le mouvement des mains. Les explications ordinaires de ces derniers phénomènes sont, bien entendu, passibles de révision, et probablement largement fausses. Mais les premières n'en dépendent nullement. Il n'est pas besoin de savoir quels sont les ajustements fins des mouvements du corps pour l'exécution d'une tâche (*e.g.* saisir une bouteille), pour reconnaître des raisons (*e.g.* le désir de boire de la bière et un certain nombre des croyances relatives à la réalisation de ce désir) comme explicatives d'une action (*e.g.* prendre une bouteille de bière). Même s'il est faux d'étendre le modèle de l'explication par les désirs et les croyances aux mouvements fins¹⁷, l'explication de l'action en général peut être maintenue. Comme le remarque Hornsby¹⁸, les explications psychologiques ordinaires n'ont pas à répondre à des questions posées par les sciences. S'il y a, bien entendu, un déplacement de la capacité explicative, il n'affecte pas toute notre compréhension de l'action, et notamment pas notre compréhension d'un comportement comme une action d'un agent d'un certain type pouvant être expliquée par des raisons. La prise en compte des mécanismes plus fins d'ajustements des mouvements ou d'exécutions des tâches ne justifie ni n'infirme l'explication de l'ensemble de l'action. C'est tout simplement autre chose¹⁹.

17. Voir, par exemple, Proust 1999. Sur ce point, voir la différence que fait Dretske entre « a person's behaviour and whatever bodily movements and changes constitute this behavior » (Drestke 1988, 51).

18. Hornsby 1997, 121.

19. Ce point apparaît plus nettement encore si l'on considère des situations plus complexes, que nous décrivons à l'aide de concepts tels que l'amour ou la haine, pour ne pas mentionner l'auto-duperie. Un partage du travail explicatif a lieu ici aussi, il suffit de penser aux recherches concernant la localisation cérébrale des émotions ou à la liaison entre ces dernières et des fonctions intellectuelles. Mais il faut considérer ce qui est expliqué et ce qui n'est pas expliqué dans chaque situation, et dans nombre de cas, il n'y a pas de pression explicative exercée par les développements théoriques. Voir l'excellent article de Van Fraassen

Une importante motivation dans la substitution du vocabulaire de la psychologie ordinaire vient du fait que cette dernière semble postuler des événements cérébraux auxquels elle n'a pas accès et dont elle ne peut évidemment rendre compte. Or les explications psychologiques ordinaires sont neutres à ce sujet : lorsque que je dis « je vois », je ne me prononce pas sur les mécanismes de la vision. Le fait que ces explications sont en un certain sens complètes, qu'elles ne postulent pas des processus intérieurs, ne signifie nullement qu'elles postulent leur non-existence. Il n'est pas nécessaire de choisir entre la suffisance des explications ordinaires du comportement et la connaissance scientifique des processus cognitifs. Le point central est de percevoir le rapport entre les deux. Les explications ordinaires n'appellent pas une justification par la science²⁰.

Il ne faut pas s'attendre à trouver une ligne de partage nette, la connaissance du cerveau peut révéler qu'une partie des explications ordinaires est fautive, mais il est aussi possible que, à l'intérieur d'une même série, des types différents d'explication se suivent, relevant tantôt de l'analyse de nos pratiques explicatives ordinaires, tantôt des connaissances spécialisées. Il faut surtout observer l'impact des théories scientifiques sur la manière ordinaire de parler de l'action, et voir que les chemins habituels de transfert de connaissance ne pointent pas vers un abandon des explications psychologiques ordinaires.

Ne peut-on pas juger que nous nous tenons sur un terrain sociologique ? Après tout, la capacité explicative des sciences pourrait être ignorée par les non-scientifiques (ce qui est évidemment loin

1988, ou encore Cooper 2000. Je veux moins attirer l'attention sur les théories que ces articles offrent que sur les cas qu'ils considèrent et les explications alternatives que l'on peut envisager.

20. Voir la distinction entre justification et explication de la connaissance perceptuelle par Bermudez : « It seems clear that the justification of perceptual beliefs about what is the case lies in basic perceptual states – in how world appears to the senses. Such states are, normally (that is to say, when one has no reason to think that all is not as it should be), the last word. They are where justification stops. But the process of understanding does not stop at the same point. It is perfectly legitimate to ask why the world should appear to us the way it does. The process of understanding will come to an end with contingent psychological facts about the specific constitution of our sensory apparatus – as opposed, for example, to the sensory apparatus of a bat or a rat. But to say that our perceptual states are grounded in such contingent facts is certainly not to say that these contingent psychological facts are the ultimate court of appeal, the final justifiers. That would require a further step – and it is certainly conditional ». (Bermudez 1999, 491-492).

d'être le cas dans nos sociétés). Il faut prendre garde ici au fait que l'usage déférent des termes dans un domaine quelconque, disons, l'astronomie, ne dépend pas d'une connaissance de l'astronomie largement partagée, mais simplement de la connaissance du fait qu'une telle science existe. Un non-spécialiste qui, connaissant l'existence de l'astronomie, essaierait d'expliquer par lui-même le mouvement des astres, avec des concepts ordinaires, n'aurait pas un comportement rationnel, ce qui n'est pas du tout le cas d'une personne qui explique les actions ordinaires par des désirs et des croyances. Il nous semblerait au contraire peu raisonnable d'attendre les développements scientifiques pour expliquer pourquoi quelqu'un prend une bouteille de bière – ce qu'on fait en revanche pour les phénomènes dont la science est censée donner une explication. Il est difficile de résister à la pression en faveur d'un usage déférent des termes à propos des phénomènes expliqués par la science, même s'il est possible de le faire – au prix d'un comportement raisonnable. Mais nulle part on ne trouve un tel usage des termes pour décrire l'action humaine (où on ne le trouve que de façon partielle). Il ne s'agit pas d'une résistance héroïque aux avancées des sciences, mais de la simple observation des moyens habituels de déplacement des savoirs.

Pour qu'une théorie rende les explications psychologiques ordinaires caduques, elle doit exercer sur elle une pression de fait, proposer une explication alternative effective. Or, comme le remarque Putnam, rien n'a été suggéré pour remplacer notre façon ordinaire de parler des actions humaines²¹. On peut suivre les traces de ces déplacements explicatifs à travers les différents niveaux culturels des différents groupes sociaux, mais on voit tout aussi bien que tout ne dépend pas d'un savoir spécialisé.

Peut-être la source de l'attente d'un tel déplacement se trouve-t-elle dans l'idée que la science nous offre la véritable et la seule approche de l'objectivité, ce qui ne semble pas être de la bonne métaphysique, comme le remarque John McDowell²². Le projet de

21. Putnam 1992, 140 : « Some analytic philosophers, to be sure, are guilty of challenging the ways we think and talk without proposing any really workable better ways of thinking and talking... ». Il renvoie à Paul et Patricio Churchland en note à la page 219. Cf. aussi Putnam 1988, 57-71.

22. McDowell 1995, 164 : « But it is one thing to recognize that the impersonal stance of scientific investigation is a methodological necessity for the achievement of a valuable mode of understanding reality ; it is quite another thing to take the dawning graps of this, in the modern era, for a metaphysical insight into the

remplacement de tout notre savoir par la connaissance scientifique (ou même le regret de ne pas pouvoir le faire pour des raisons pratiques) relève aussi d'un manque d'attention à l'impact des théories scientifiques sur les capacités explicatives partagées, et au fait que celles-ci ne sont pas toutes balayées par les sciences. Entre un vocabulaire exclusivement normatif et un vocabulaire théorique scientifique ou protoscientifique, il y a le comportement intelligent de l'homme dans le monde, à la fois descriptif et normatif, qui n'est pas entièrement suspendu à l'examen par les sciences. Et ce comportement tout à fait trivial est une façon fondée d'expliquer certaines choses, dont les actions humaines.

Ernesto PERINI-SANTOS

Références

- BERMUDEZ J.L. (1999), «Psychologism and Psychology», *Inquiry*, 42, p. 487-504.
- BLUMENBERG H. (1987) [1981], *The Genesis of the Copernican World*, trad. angl. R.M. WALLACE, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- BODGAN R.J. (1991), *Mind and Common Sense*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 37-52.
- COOPER N. (2000), «Understanding People», *Philosophy*, 75, p. 383-400.
- CROMBIE A.C. (1990), «The Mechanistic Hypothesis and the Scientific Study of Vision», in A.C. CROMBIE (éd.), *Science, Optics and Music in Medieval and Early Modern Thought*, Londres et Ronceverte, Hambleton Press, p. 175-284.
- DAVIDSON D. (1980), «Toward a Unified Theory of Meaning and Action», *Grazer Philosophische Studien*, 2, p. 1-12.
- DAVIDSON D. (1990), «The Structure and Content of Truth», *The Journal of Philosophy*, 87, p. 279-328.

notion of objectivity as such, so that objective correctness in any mode of thought must be anchored in this kind of access to the real. And it is simply a confusion if one is encouraged on this thought by the idea that what science uncovers is the nearest we can come to the "in itself". The detranscendentalized analogue of Kant's picture that the empiricist realism amounts to it not the educated common sense it represents itself as being; it is shallow metaphysics ».

- DRETSKE F. (1988), *Explaining Behaviour*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- FODOR J. (1987), *Psychosemantics. The Problem of Meaning in the Philosophy of Mind*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- FODOR J. (1994), *The Elm and the Expert*, Paris et Cambridge, (Mass.), CNRS Éditions et MIT Press.
- GRICE H.P. (1988), «The Causal Theory of Perception», in *Perceptual Knowledge*, J. DANCY (dir.), Oxford, Oxford University Press, p. 66-78.
- HORNSBY J. (1997), *Simple Mindedness. In Defense of Naive Naturalism in the Philosophy of Mind*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- LANZ P. (1993), «The Explanatory Force of Action Explanations», in *Reflecting on Davidson. Donald Davidson Responding to an International Forum of Philosophers*, R. STOECKER (dir.), Berlin et New York, Walter de Gruyter, p. 291-301.
- MCDOWELL J. (1995), «Two Sorts of Naturalism», in *Virtues and Reason. Philippa Foot and Moral Theory*, R. HURSTHOUSE, G. LAUWRENCE & W. QUINN (dir.), Oxford, Clarendon, p. 149-179.
- PROUST J. (1999), «Indexes for Action», *Revue internationale de philosophie*, 53, p. 321-345.
- PUTNAM H. (1988), *Representation and Reality*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- PUTNAM H. (1992), *Renewing Philosophy*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- PUTNAM H. (1999), *The Threefold Cord: Mind, Body, and World*, New York, Columbia University Press.
- QUINE W.V.O. (1960), *Word and Object*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- SHARPE R.A. (1999), «Philosophical Pluralism», *Inquiry*, 42, p. 129-142.
- STRAWSON P.F. (1986), «Causation and Explanation», in *Essays on Davidson. Actions and Events*, B. VERMAZEN & M. HINTIKKA (dir.), Oxford, Clarendon, p. 115-135.
- VAN FRAASSEN B. (1988), «The Peculiar Effects of Love and Desire», in *Perspectives on Self-Deception*, B. MCLAUGHLIN & A. OKSENBERG-RORTY (dir.), Berkeley, University of California Press, p. 123-156.

